

TRACES DE MÉMOIRE

n° 15

Mars
2015

BELGIQUE - BELGIË
PP
BRUXELLES X
1/9464

PÉDAGOGIE ET TRANSMISSION

**CENTRE D'ÉTUDES ET DE DOCUMENTATION
MÉMOIRE D'AUSCHWITZ ASBL**

| TRIMESTRIEL N° 15 | JANVIER-FÉVRIER-MARS 2015
| BUREAU DE DÉPÔT : BRUXELLES X | N° AGRÉGATION P 801056



SOMMAIRE

ACTUALITÉ

Le génocide des
Arméniens
p. 2

APPROFONDISSEMENT

Le totalitarisme
p. 3

VARIA

p. 9



© DR

ACTUALITÉ

↑ Le mont Ararat, appelé Masis
par les Arméniens.

Le génocide des Arméniens

— En 2015, il y eut exactement 100 ans que le gouvernement des Jeunes-Turcs perpétra un génocide sur la population arménienne présente dans l'Empire ottoman.

L'ASBL Mémoire d'Auschwitz organise une journée d'étude sur le génocide arménien le 16 mars 2015 au Palais des Académies à Bruxelles.

→ Lire page 2

Le génocide des Arméniens

1894-1896

Massacres hamidiens
250 000 victimes

1909

Massacres d'Adana
30 000 victimes

Janvier 1915

Massacres d'Arméniens après
la défaite
ottomane de Sarikamish

Février 1915

Les soldats arméniens de
l'armée ottomane sont
désarmés et éliminés

24 avril 1915

À Constantinople, exécution
de près de
2 000 notables arméniens
(date symbolisant le
déclenchement du génocide)

De mai à juillet 1915

Première phase du génocide
800 000 victimes

D'août 1915 à septembre 1916

Deuxième phase du génocide
630 000 victimes

1998

Le Sénat belge adopte une
résolution reconnaissant le
génocide des Arméniens



© DR

En 2015, il y eut exactement 100 ans que le gouvernement des Jeunes-Turcs perpétra un génocide sur la population arménienne présente dans l'Empire ottoman.

Les Arméniens sont des citoyens chrétiens de l'Empire ottoman. Après leur prise du pouvoir en 1908, les Jeunes-Turcs prônent un nationalisme radical qui prévoit la réunion de tous les Turcs du Moyen-Orient voire d'Asie. Les Arméniens symbolisent l'ennemi intérieur et constituent un obstacle majeur à ce délire nationaliste. À la faveur de la Première Guerre mondiale, d'avril 1915 à septembre 1916, environ 1 400 000 Arméniens, femmes, hommes, enfants, vieillards sont exterminés sur une population estimée à 2 millions. Tandis que les hommes sont assassinés ; les femmes, les enfants et les vieillards sont acheminés, le plus souvent à pied, jusqu'aux déserts syrien et irakien où la plupart disparaîtront sans laisser de trace.

Le génocide des Arméniens de Turquie suscite toujours de nombreux débats. D'une part, l'obstination des gouvernements turcs à nier cette qualification est en opposition radicale avec sa reconnaissance par de nombreux gouvernements.

D'autre part, les communautés arméniennes militent pour cette reconnaissance en construisant la mémoire publique de ce génocide.

L'ASBL Mémoire d'Auschwitz organise une journée d'étude sur le génocide des Arméniens le 16 mars 2015 au Palais des Académies à Bruxelles.

EN PRATIQUE

QUELLE(S) MÉMOIRE(S) POUR LE GÉNOCIDE ARMÉNIEN ?

- 16 mars 2015 de 9h00 à 16h00
- **Palais des Académies**
Rue Ducale 1 - 1000 Bruxelles
- Dossier à paraître fin avril dans la revue (n°120)
TÉMOIGNER ENTRE HISTOIRE ET MÉMOIRE

Le totalitarisme

L'interrogation sur le totalitarisme doit permettre de le distinguer clairement d'autres formes de régimes despotiques, car il est fréquent de confondre dans une même condamnation des pratiques politiques relevant de genres différents. Il est, pour ce faire, nécessaire de mettre en évidence les caractéristiques qui ont appartenu, au cours de l'histoire, à tous les régimes totalitaires et qui ont permis de les réunir sous une même conceptualisation. Les débats ont été lourds de présupposés idéologiques et les caractérisations du totalitarisme n'ont pas toujours pris la mesure de la nouveauté de leur objet. Florent Bussy cherche ainsi à déterminer ce qui est au cœur des régimes totalitaires, tant du point de vue de l'organisation politique des sociétés que des principes idéologiques qui les animent. Nous verrons par ailleurs que le totalitarisme appelle, par-delà l'analyse historique, une réflexion philosophique, dont Arendt a défini les orientations principales, parce que la principale préoccupation des régimes totalitaires est la lutte contre ce qui est au cœur de l'existence de l'homme, la spontanéité.

QUELS RÉGIMES SONT TOTALITAIRES ?

Les débats historiographiques

À quels régimes connus pouvons-nous appliquer l'épithète « totalitaire » ? Nous sommes immédiatement confrontés au problème du cercle de la conceptualisation en histoire. Parler de « totalitarisme » implique de distinguer des critères historiques précis. Mais d'où peut-on tirer de tels critères, sinon de l'étude des

régimes politiques ? Or, cette étude elle-même n'est-elle pas, *a priori*, animée par des rapprochements et des distinctions qui préfigurent le concept que nous cherchons justement à élaborer ? Ce qui fait que nous pouvons penser qu'on prête aux régimes qu'on qualifie de totalitaires les caractéristiques qu'on souhaite en tirer pour construire le concept de totalitarisme (pétition de principe).

Cette difficulté pourtant n'est pas propre au « totalitarisme », elle concerne toute forme de conceptualisation, et pas seulement dans les sciences de l'histoire. C'est le problème général du passage de l'individuel au général. Mais ce problème peut sans trop de difficultés être résolu, si on montre qu'un concept, en histoire comme en sciences politiques, doit toujours être utilisé avec précaution et éviter de prêter abusivement à la réalité des caractéristiques mal adaptées. Ainsi le « totalitarisme » n'a-t-il pas de pertinence dans l'analyse des sociétés démocratiques de marché. Comme dans tout travail scientifique, l'entreprise de délimitation est centrale.

Différentes conceptualisations

Dès la prise du pouvoir par Lénine, l'idée de séparation absolue du peuple et de ses ennemis, de camp de concentration, apparaît. La terreur sera totale pendant toute l'ère stalinienne, de même que sous le nazisme. La terreur fasciste restera au contraire très limitée et ne se durcira que sous l'influence ou la pression du nazisme. Le despotisme fasciste n'a pas d'ambitions totales. Par exemple ses visées impérialistes sont limitées, au contraire de celles du nazisme et du communisme.

En 1956, pour Friedrich et Brzezinski, « la différence spécifique, la nouveauté des régimes totalitaires, consiste dans l'organisation et les méthodes qu'ils développent et qu'ils emploient, grâce aux moyens techniques modernes, pour tenter de susciter un contrôle au service d'un mouvement dont les motivations sont idéologiques, et destinées à détruire totalement et à reconstruire une société de masse »¹.

Six caractéristiques sont relevées : 1) une idéologie élaborée qui recouvre tous les aspects vitaux de l'existence humaine et qui est orientée vers la perfection d'un état final de l'humanité. 2) un parti de masse dirigé par un seul homme dont les membres sont dévoués passionnément à l'idéologie. 3) un système de terreur physique et psychique, sous le contrôle du parti et de la police secrète, dirigé « contre des catégories de la population sélectionnées de façon plus ou moins arbitraire ». 4) un monopole de tous les moyens de communication de masse. 5) « un monopole quasi absolu [...] de l'utilisation des armes de combat ». 6) un contrôle central de l'économie.

Ces définitions permettent de distinguer les régimes totalitaires. Mais elles tendent en même temps à gommer la dimension proprement exterminationniste, apocalyptique des totalitarismes, l'intensité de la violence au profit de l'organisation monopolistique de l'État. On peut par exemple, avec ces critères, faire entrer le fascisme dans le totalitarisme, et ignorer ce qui distingue le totalitarisme d'un despotisme plus classique.

La distinction faite par Aron entre dictature traditionnelle et dictature moderne n'est pas non plus

¹(FRIEDRICH, C. J., BRZEZINSKI Z., 2001 (1956) : p. 476)

suffisante. « Le régime de Salazar souhaite plutôt "dépolitiser" les hommes, celui de Mussolini ou de Hitler veut les "politiser" ou les "fanatiser" »¹ On ne peut dire qu'on a, d'un côté, une politisation et, de l'autre, une dépolitisation (enfermement dans le foyer), parce que pour les régimes totalitaires, on assiste à une dépolitisation sans pareille depuis l'origine même de l'idée de politique, c'est-à-dire depuis l'Antiquité grecque. Par « politique », il faut en effet entendre l'exercice d'un pouvoir fondé sur l'existence d'une communauté humaine et, plus précisément, d'un espace public. La distinction héritée de la démocratie athénienne entre régime fondé sur la participation (*politisation*) et despotisme, gouvernement pareil à celui du père de famille antique, « despotês » signifie « maître de maison » en grec (*dépolitisation*) n'est pas suffisante. En effet, le totalitarisme réalise bien plutôt une rupture totale avec la politique, quelle qu'en soit l'expression, parce qu'il détruit l'idée même de communauté des hommes. Le nazisme ne politise pas. La participation n'y est pas politique.

Le totalitarisme laisse de côté les fonctions classiques de l'État au profit de l'organisation du désordre, de la révolution permanente, dont l'instrument est la police secrète. Les penseurs classiques du libéralisme politique qui en sont restés à une analyse en termes d'institutions ne réussissent pas à rendre intelligible la terreur totalitaire. Ainsi Aron écrit-il que la terreur retournée contre les membres du parti communiste soviétique est étonnante, anormale. Alors même que la terreur sans limites exprime la vérité du totalitarisme, son essence. C'est elle, avec l'idéologie qu'elle sert et qui l'anime, qui doit servir de principal critère distinctif. On peut

alors observer que la dimension apocalyptique du totalitarisme est partagée par le stalinisme, le nazisme, le Cambodge des Khmers rouges, la Chine maoïste du Grand Bond et de la Révolution culturelle et par la Corée du Nord.

Les objections ne manquent pas, mais on peut justifier cette classification nouvelle en montrant qu'il existe dans d'autres régimes des traits ou tendances totalitaires qui ne suffisent pourtant pas à parler de « totalitarisme ».

Ainsi pour le fascisme, les régimes communistes d'Europe de l'Est, Cuba, l'Iran khomeyniste, l'Afghanistan des talibans, l'État de Vichy.

En insistant sur la dimension de la terreur et de l'idéologie, on aperçoit alors que d'autres critères discriminant interviennent également. Personnalité charismatique (culte de la personnalité), manifestations de masse, camps de concentration et d'extermination, périodes de violence paroxystique, accroissement de la terreur au cours de l'histoire, soupçon généralisé.

Les objections

Les objections formulées à l'encontre du concept sont de plusieurs types.

La principale objection est méthodologique. Comment rapprocher des événements politiques si différents dans leurs origines, leurs idéologies et leurs histoires ? Il suffit ici de répondre qu'un concept est utile s'il rend intelligible la réalité qu'il désigne. Nous allons montrer que c'est le cas du « totalitarisme ».

La seconde est idéologique, elle domine la première et l'habite même en partie. Comment peut-on rapprocher le communisme soviétique, même sous la forme du

stalinisme, et le nazisme ? Cela ne contribue-t-il pas à la banalisation de la nature criminelle du régime nazi ? N'est-ce pas méconnaître la nature incomparable de la Shoah ?

Inversement, le « totalitarisme » ne conduit-il pas à l'amalgame de l'idée communiste et des communismes réels ? On sait qu'un siècle d'idéologie a fait de la Patrie du socialisme le seul garant de la lutte contre le fascisme. Pourtant, la pensée ne doit pas se laisser impressionner par la logique binaire (fascisme/antifascisme), parce que cette logique est celle-là même du totalitarisme.

Pour les nazis comme pour les Soviétiques, il n'existe pas de position intermédiaire dans leur affrontement à mort. Les démocraties libérales, qui prétendent occuper cette position, sont pour les uns comme pour les autres les alliées objectives de leur ennemi. Le nazisme est la forme avancée du capitalisme, pour les communistes. Le communisme est une forme avancée de la domination mondiale, capitaliste des juifs pour les nazis.

Comment considérer ce concept ?

On peut parler du « totalitarisme » comme d'un type idéal (*Ideal-type*, Max Weber), on peut montrer qu'il y a des degrés dans le totalitarisme et ainsi intégrer partiellement les autres régimes évoqués. En effet, un *ideal-type* est un « concept tendance » qu'aucune réalité empirique ne rejoindra pleinement, mais qui permet de montrer quelles tendances dominent l'organisation des régimes concernés. Plus ils s'en approchent plus on peut parler de totalitarisme.

La forme paroxystique est sans doute celle des Khmers rouges qui ne projettent pas l'avènement de

¹(ARON, R., 1987 (1957) : p. 231)

la société nouvelle dans l'avenir, mais qui la déclarent réalisée : « Le Kampuchéa Démocratique, c'est l'indépendance totale, la paix absolue, la neutralité complète¹ ». « Plus de finasseries sur la poursuite de la lutte contre d'incroyables "capitalistes". La doctrine officielle est courte, simple et nette : il n'y a plus d'opresseurs et d'opprimés, d'exploiteurs et d'exploités, les classes sociales sont abolies, "il y a l'égalité, l'unité, la solidarité"² ». Inversement, le fascisme italien n'est que très partiellement totalitaire, il n'a pas connu de violence systématique, il a ignoré les camps et Mussolini fut destitué pendant la guerre. Au contraire, Kim Il-sung mort en 1994 continue de régner par l'intermédiaire de son fils Kim Jong-un.

On peut appréhender le totalitarisme de plusieurs manières. En histoire (et en sciences politiques), comme pour tout concept aussi global, son usage est nécessairement limité par la prudence et par la nécessité liée à l'étude empirique des régimes. Les critiques qui lui sont faites ne sont pourtant pas pertinentes, dans la mesure où il est utile pour comprendre les relations entre certains régimes dans le sens d'une communauté d'inspiration et de pratique (soviétique et nazi ; soviétique et maoïste ; cambodgien et maoïste) ou d'un durcissement (fascisme et nazisme) et parce qu'il met en avant des caractéristiques spécifiques que les perspectives classiques ignorent.

En revanche, la dimension apocalyptique du totalitarisme intéresse particulièrement le philosophe, parce qu'elle interroge la condition de l'humanité moderne comme aucun autre événement. N'avons-nous pas assisté à la remise en cause radicale des certitudes sur

lesquelles s'appuyait la modernité politique, dominée par l'idée de progrès ?

On tend naturellement à rapprocher le fascisme italien et le nazisme. Il y a, à cela, de bonnes raisons historiques. Pourtant, en parlant de « totalitarisme », ce ne sont pas ces deux régimes qu'on réunit, mais le communisme soviétique et le nazisme que tout sépare en apparence, à commencer par leur lutte à mort l'un contre l'autre. On affirme une unité idéologique par-delà les différences empiriques. Pourquoi ? Quels critères devons-nous retenir pour définir le « totalitarisme » ?

IDÉOLOGIE ET TERREUR

Une terreur sans bornes

La terreur n'est pas un aspect parmi d'autres des régimes totalitaires, mais leur vérité. Non pas la terreur jacobine ni même la terreur du terrorisme aveugle, mais une terreur qui s'attaque de manière systématique aux relations entre les hommes, non pas seulement aux relations politiques (répression, manipulation, monopole de l'expression publique), mais sociales et familiales et jusqu'au rapport de soi à soi. Dans 1984 de George Orwell, Winston Smith n'est pas simplement persécuté, il est privé de toute relation avec ses semblables, qui échappe au regard du pouvoir, de toute relation familiale, il est dépossédé de sa mémoire et le pouvoir viole totalement son rapport à soi-même (intimité la plus profonde du psychisme). La dissidence même à laquelle il croit participer n'en est que le simulacre, l'illusion (il s'en prend à l'espérance même). La destruction totalitaire de la personnalité y est complète.

Rien ne doit pouvoir échapper au contrôle du pouvoir, aucun signe visible d'indépendance ne doit pouvoir se manifester. Il s'agit de remplacer toute relation personnelle par les distinctions idéologiques (le juif / l'Aryen ; le koulak, le bourgeois / le prolétaire ; l'étranger / le Khmer), tout sentiment humain par l'amour pour le Guide (« aimer Big Brother »), rejeter toute loi transcendante (comme la morale) au profit de la figure de l'idole, du fétiche qui concentre tous les pouvoirs (Hitler : « L'État total ne tolérera aucune distinction entre Droit et morale », octobre 1933) : le totalitarisme détruit les conditions d'un monde commun.

Arendt montre que la soumission totale ne saurait être réalisée dans les conditions normales de l'existence sociale, lesquelles demeurent en partie dans les régimes totalitaires. C'est pourquoi les camps ne sont pas une dimension contingente du totalitarisme, mais la condition de réalisation de l'emprise totalitaire. En effet, dans les camps, les repères de la vie normale se défont : morale, droit, sentiments, limites, utilitarisme, raisons (« *Hier ist kein warum* », Primo Levi). La domination peut être totale, parce que les déportés y sont privés de toute appartenance, de toute relation humaine, ils sont réduits au métabolisme de leur corps, à la lutte pour la vie. Parce que les victimes sont intégrées à l'entreprise de persécution, parce qu'il n'existe plus de liens humains entre les déportés et leurs gardiens. Les camps, « laboratoires d'expérience en domination totale³ », incarnent le hors-monde, ils réalisent « l'expérience d'absolue non-appartenance au monde, qui est l'une des expériences les plus radicales et les plus désespérées de l'homme ».

¹(LOCARD, H., 1996 : p. 37)

⁴(GAUCHET, M. 1976 : p. 8)

⁵(ARENDET H., 1972 (1951) : p. 171)

L'idéologie contre les différences

La logique totalitaire consiste à nier tout ce qui échappe à l'idéologie. Ainsi l'expérience. On sait combien les communistes ont nié pendant un siècle l'existence des contradictions entre la théorie marxiste-léniniste et la réalité de l'histoire. De même, les nazis soutenaient que la guerre qu'ils allaient déclencher le serait par les Juifs qui voulaient détruire la race allemande. Le pouvoir totalitaire écarte tout ce qui témoigne d'une marge par rapport à son exercice : la mémoire (Orwell a montré que le totalitarisme n'existait que par « les trous de mémoire » qu'il créait sans cesse), le temps, l'éducation, la vie privée, la sexualité, la solidarité, le sens commun, le sentiment de dignité personnelle (ce qu'Orwell nomme « common decency »), la croyance, la nature.

Après la Seconde Guerre mondiale, Lyssenko prétendait changer le climat sibérien en plantant des millions d'arbres. De même, les Chinois appliquèrent, vers 1960, certaines des théories de Lyssenko et provoquèrent la plus grande famine de l'histoire (plus de 40 millions de morts). « Qu'est-ce que la science ? », demandait Kang Sheng, l'acolyte de Mao à des professeurs de Zhengzhou, dans la province du Henan, en 1958. « La science consiste simplement à agir avec audace. Cela n'a rien de mystérieux. » « Il n'y a aucune difficulté particulière à fabriquer des réacteurs nucléaires, des cyclotrons ou des fusées. Vous ne devriez pas avoir peur de ces choses : tant que vous agirez avec audace, vous pourrez réussir très rapidement. »¹ Orwell écrivait ainsi pour décrire l'aspiration radicale à la totalité et à l'unité qui anime les totalitarismes : « La réalité n'est pas extérieure. La réalité existe dans l'esprit humain et nulle part ailleurs.

[...] Elle n'existe que dans l'esprit du Parti, qui est collectif et immortel. »²

Le totalitarisme est construit autour du fétichisme de l'unité, de l'identité. Il est porté par l'obsession de la domination et de l'embrigadement : « O'Brien : Il nous est intolérable qu'une pensée erronée puisse exister quelque part dans le monde, quelque secrète et impuissante qu'elle puisse être. Nous ne pouvons permettre aucun écart, même à celui qui est sur le point de mourir³ » Le pouvoir totalitaire réclame, de ce fait, les inventions de la modernité : la libre pensée, l'indépendance individuelle, la tolérance. Dans le totalitarisme, il n'y a pas d'universalisme humaniste, comme dans la philosophie des Lumières, mais une particularité fermée sur elle-même, excluant toute différence et érigée au rang d'universel.

Le totalitarisme s'en prend à ce qui constitue le cœur de l'existence humaine, ce qu'Arendt nomme la spontanéité, qui est la capacité que les hommes ont d'entreprendre du neuf, de commencer quelque chose, à partir de leur situation propre dans le monde, parce qu'il accède alors au pouvoir total sur la vie. « La domination complète est achevée, lorsque la personne humaine, qui consiste toujours en un mélange particulier de spontanéité et de conditionnement, est transformée en un être complètement conditionné dont on peut prévoir les réactions, même lorsqu'on le conduit à une mort certaine. »

LE TOTALITARISME ET LE FANTASME DU PEUPLE-UN

Par-delà l'étude historique des régimes, il est nécessaire de s'interroger sur la nature de l'expérience du totalitarisme, ce

qu'on appelle en philosophie une étude « phénoménologique ». Cette expérience doit être appréhendée avec précision. Nul ne l'a sans doute mieux fait qu'Orwell et Arendt.

Le fantasme et ses sources

Le totalitarisme apparaît animé par la lutte contre les différences, par le fantasme d'une unité sociale totale. C'est un ressort anthropologique qui apparaît à l'analyse du totalitarisme, un sentiment de haine des hommes pour l'humaine condition, un rejet des limites de l'humanité.

Cette lutte et ce fantasme n'appartiennent pas seulement au pouvoir, parce qu'il n'y aurait pas de totalitarisme, sans un soutien au moins partiel ou temporaire des masses. Il y a une servitude volontaire dans le totalitarisme et on ne saurait résoudre l'énigme qu'il constitue (comment a-t-il pu apparaître dans la modernité, éprise de liberté et de prospérité ?) sans en chercher la signification psychologique, le rapport que le sujet du totalitarisme entretient avec l'existence et qui sert de soubassement à celui-ci.

Cette servitude volontaire peut être comprise à partir des crises qui sont à l'origine des totalitarismes (Première Guerre mondiale ? première guerre totale ?, guerre civile). Le fantasme de l'unité habite ceux qui sont victimes de la déstructuration du monde moderne, ce que Arendt appelle les masses, groupes d'hommes sans attaches professionnelles ni sociales et qui viennent grossir les rangs des partis totalitaires. Les masses « se différencient des multitudes des siècles précédents en ce qu'aucun intérêt ne les lie ensemble, aucune sorte de "consentement" commun qui, si l'on en croit Cicéron, constitue l'inter-est, ce qui est entre

¹(Cité par BECKER, J., 1999 : p. 71-72)

²(ORWELL, G., 1972 (1949) : p. 352)

³(ORWELL, G., 1972 (1949) : p. 360)



les hommes, ce qui se déploie dans tous les domaines, du matériel au spirituel. Cet "entre", qui peut aussi bien désigner un terrain commun qu'un dessein commun, remplit toujours la double fonction de lier les hommes ensemble et de les tenir séparés d'une manière articulée. [...] [Les] hommes de masse totalement privés de liens communs constituent ainsi le "matériau" idéal des mouvements qui les compriment si étroitement les uns contre les autres qu'ils semblent ne faire plus qu'Un. »

Les peuples déstructurés se donnent au pouvoir totalitaire, pour les promesses qu'il leur fait de réintégrer l'Histoire et même d'en devenir les maîtres. Ce pouvoir est moderne en ce sens, il prend place dans le projet de domination et de rationalisation. Il prétend répondre aux promesses avortées de la modernité et être au service du peuple.

Le totalitarisme comme fantasme

Le terme de « totalitarisme » sert à l'origine (Giovanni Amendola, 1923) à faire la critique de l'organisation des élections dans l'Italie fasciste. L'association d'une majorité et d'une minorité à la solde des fascistes recouvre la « totalité » de la société italienne¹. Mais parler de « totalitarisme » implique-t-il que la société soit mise réellement en mouvement dans sa totalité, qu'elle fusionne avec l'État ou plutôt le Parti, que rien n'échappe à l'emprise du pouvoir ? Cela n'est pas pensable, l'unité totale est impossible, la différence est ancrée dans toute action, toute parole, toute pensée. Pourtant, la « totalité » anime le totalitarisme à titre de fantasme, mais un fantasme qui a des effets bien réels dans la réalité.

Les sociétés totalitaires sont schizoéphrènes, partagées entre le

fantasme et réalité, ne pouvant rompre avec la seconde ni renoncer au premier. Le totalitarisme est une fiction, mais une fiction qui domine la réalité. Il n'aura de cesse de rejoindre l'unité fantasmée, d'où l'accroissement de la violence, de la terreur, d'où l'élargissement des catégories d'ennemis, d'où le soupçon généralisé.

La schizoéphrénie totalitaire a été mise en scène par Orwell dans l'idée de double-pensée. Les sujets totalitaires préfèrent des contradictions sans que cela leur gêne le moins du monde, parce que la contradiction n'est pas aperçue, parce qu'ils ne désirent pas l'apercevoir. « Dans son rôle d'administrateur, il est souvent nécessaire à un membre du Parti intérieur de savoir qu'un paragraphe ou un autre des nouvelles de la guerre est faux et il lui arrive souvent de savoir que la guerre est entièrement apocryphe [...]. Mais une telle connaissance est neutralisée par la technique de la *double pensée*. Entre-temps, aucun membre du Parti intérieur n'est un instant ébranlé dans sa conviction mystique que la guerre est réelle et qu'elle doit se terminer victorieusement pour l'Océania. » La réalité a été mise de côté, biffée, est interdite d'entrée dans la pensée, elle est forclosée.

Le fantasme et la réalité du totalitarisme

Le concept de totalitarisme a souvent été critiqué, au nom de son prétendu essentialisme, qui gommerait les différences d'idéologie et d'évolution des régimes. Le terme « totalitarisme » a une part de responsabilité dans cette objection, parce qu'il laisse entendre que la « totalité » est en acte dans un régime, que le pouvoir est devenu total et qu'il s'est incorporé à la société. Mais

cela constitue seulement une fiction, la fiction du totalitarisme. C'est ce que montre Claude Lefort. « Je m'attaque à une représentation accréditée par la plupart de ceux qui font usage du concept de totalitarisme. La société soviétique est en effet souvent présentée comme toute soumise au pouvoir communiste et devenue uniforme ; en conséquence, ses horizons paraissent verrouillés et le monde définitivement partagé en deux camps. Je veux faire reconnaître qu'il s'agit d'une fiction² ». Il convient de ne pas prendre les régimes totalitaires au mot, sans ignorer inversement que le totalitarisme est bien une réalité, parce qu'il désigne une emprise sans précédent du pouvoir sur la société, appuyée sur le principe fantasmatique d'un contrôle total. « Le concept de totalitarisme permet de repérer le projet neuf d'une domination qui ne laisserait hors de ses prises aucun aspect de la vie sociale et assujettirait les individus au point de leur faire perdre la faculté de juger. En revanche, la croyance qu'un tel projet soit accompli ou puisse s'accomplir me paraît relever du fantasme qui est à sa source ».

Nous finissons en soulevant quelques problèmes importants posés à la pensée par l'existence des régimes totalitaires au XX^e siècle.

PROBLÈMES HISTORIQUES ET MORAUX POSÉS PAR LE TOTALITARISME

Totalitarisme et modernité

Quand la philosophie s'interroge sur l'histoire, c'est son sens qu'elle recherche, ce qu'elle nous apprend sur l'humanité, ici sur l'humanité moderne. La philosophie ne peut pas détourner

¹(BRUDNY, M.-I., 1996 : p. 16)

⁴(LEFORT, C., 1994 : p. III)

Bibliografie

ARON, R., 1987 (1957). *Démocratie et totalitarisme*, Paris : Gallimard.

ARENDT, H., 1972 (1951). *Le système totalitaire*, trad. J.-L. Bourget, Paris : Seuil.

(1) ARENDT, H., 2002. « Une réponse à Eric Voegelin », trad. E. Tassin, ARENDT, H., *Les origines du totalitarisme* Eichmann à Jérusalem, Paris : Gallimard : 967-974.

(2) ARENDT, H., 2002 (1951). « En guise de conclusion » (*Les origines du totalitarisme*, chapitre 13), trad. M. Leibovici, ARENDT, H., *Les origines du totalitarisme* Eichmann à Jérusalem, Paris : Gallimard : 860-874.

(3) ARENDT, H., 2002. « Les techniques de la science sociale et l'étude des camps de concentration », *Les origines du totalitarisme-Eichmann à Jérusalem*, Paris : Gallimard : 845-859. BECKER, J., 1999. *Les forçats de la faim dans la Chine de Mao*, Paris : L'esprit frappeur.

BRUDNY, M.-I., 1996. « Le totalitarisme : histoire du terme et statut du concept », *Communisme*, 47-48 : 13-32.

FRIEDRICH, C. J., BRZEZINSKI Z., 2001 (1956). « Les caractéristiques générales de la dictature totalitaire », trad. S. Courtine-Denamy, TRAVERSO E., *Le totalitarisme, le XX^e siècle en débat*, Paris : Éditions du Seuil.

GAUCHET, M., 1976. « L'expérience totalitaire et la pensée de la politique », *Esprit*, juillet-août 1976 : 3-28.

LEFORT, C., 1994. *L'invention démocratique, Les limites de la domination totalitaire*, Paris : Fayard.

LOCARD, H., 1996. Le « *Petit livre rouge* » de Pol Pot ou *Les paroles de l'Angkar*, Paris : L'Harmattan.

ORWELL, G., 1972 (1949). 1984, trad. A. Audiberti, Paris : Gallimard.

le regard du totalitarisme, parce qu'il interroge, comme nul autre événement, la signification de la modernité politique, en en détruisant les fondements et en prenant place en même temps en son sein.

Le totalitarisme a-t-il révélé la vérité de la modernité, dont le projet des Lumières serait le masque ? Est-il une possibilité de la modernité dont les sociétés modernes, historiques ne se seraient pas suffisamment prémunies ? Ou, au contraire, constitue-t-il une perversion de l'esprit et du progrès qui préserve les acquis de la modernité ?

Cette question ne peut pas recevoir de réponses simples. On peut toutefois remarquer qu'entre les condamnations de la Raison par les penseurs contre-révolutionnaires ou par certaines formes de marxisme et l'aveuglement progressiste, il y a une place pour une voie moyenne qui n'ignore pas que les totalitarismes ont souvent prétendu incarner la démocratie réelle, mais qu'ils ont en même temps bafoué tous les principes de la démocratie politique, en en pervertissant le sens d'une manière radicale et, plus généralement, en pervertissant le sens du langage (*novlangue* d'Orwell) et en interdisant la pensée.

Totalitarisme et morale

L'étude du totalitarisme mène naturellement à une interrogation sur sa signification non seulement politique mais morale et humaine. Le totalitarisme est le crime contre l'humanité par excellence. Penser le totalitarisme, c'est comprendre que le monde (espace qui, à la fois, sépare et relie les hommes) est notre bien le plus précieux, que la réalité est la condition première de la liberté (principe de réalité contre fantasma), que les limites de l'humanité ne doivent pas être

niées ou détestées, mais que l'homme ne pourra éviter la persistance de l'esprit totalitaire (sous des formes historiques nouvelles) que s'il sait se réconcilier avec elles.

Pour résister à l'amour de Big Brother, Orwell n'envisageait que la morale commune (« common decency »). « Les gens de deux générations auparavant n'essayaient pas de changer l'Histoire. Ils étaient dirigés par leur fidélité à des règles personnelles qu'ils ne mettaient pas en question. Ce qui importait, c'étaient des relations individuelles, et un geste absolument efficace, un baiser, une larme, un mot à un mourant, pouvaient avoir en eux-mêmes leur signification¹ ». Le totalitarisme étant la haine de la pluralité humaine et de la liberté, c'était la gratitude à l'égard de l'existence humaine dans sa diversité, qui constituait, pour Arendt, le seul antidote à l'égard des passions totalitaires. « Dans le domaine de la politique, la gratitude insiste sur le fait que nous ne sommes pas seuls dans le monde. Ce n'est que si nous comprenons quel bonheur extraordinaire représente le fait que l'homme a été créé avec le pouvoir de procréer et que ce n'est pas l'homme au singulier mais les Hommes qui habitent la terre, que nous pouvons nous réconcilier avec la diversité de l'humanité, avec les différences entre les êtres humains² ».



¹(ORWELL, G., 1972 (1949) : p. 235)

²(ARENDT, H., 2002 (2) : p. 873)

Les enfants du silence

Mémoires d'enfants cachés



Pour les 10-12 ans

Ce livre est une adaptation pour enfants de 10 à 12 ans d'un ouvrage paru en 2002 aux éditions Libro et intitulé *Paroles d'étoiles. Mémoire d'enfants cachés 1939-1945*. Comme l'indique ce sous-titre de la première édition, il présente des récits – sous la forme, parfois, de lettres – d'enfants juifs cachés en France durant la Seconde Guerre mondiale et la déportation de leurs parents, dont la plupart ne sont jamais revenus.

D'enfants cachés, c'est-à-dire que l'on a cachés, avec les meilleures intentions du monde, mais presque toujours de force, contre leur volonté, après les avoir arrachés à leurs parents ou après que ceux-ci les ont éloignés d'eux. Avec pour résultat, au-delà d'une survie peut-être salutaire, une incompréhension douloureuse et quelquefois insurmontable. Cette

souffrance valait-elle mieux que la mort, se demandent certains de ces rescapés, une mort, pour le moins, en compagnie de leurs parents, de leurs frères et sœurs ? La réponse est dans le mal-être qu'ils ont éprouvé pour le reste de leurs jours.

Les confessions des adultes que sont devenus ces enfants cachés peuvent-elles vraiment être lues par des enfants de 10-12 ans comme le prévoit Jean-Pierre Guéno dans sa préface (la quatrième de couverture annonce même un courageux « dès 10-11 ans ») ? On peut en douter, bien qu'un lexique s'efforce de venir en aide aux lecteurs les plus démunis d'informations en matière de persécutions antijuives. La grande littérature des récits, leurs nombreux sous-entendus en font certes des témoignages raffinés, mais difficilement appréciables dès l'âge mentionné. On sent qu'ils n'ont pas été destinés prioritairement à des enfants et seule une lecture accompagnée, par un instituteur par exemple, pourrait les mettre à la portée d'un lectorat aussi juvénile, sans compter l'atrocité de certains

vécus qui risquerait de troubler profondément des esprits encore fragiles.

En revanche, l'adulte que je suis, grand amateur, par ailleurs, de textes sur l'enfance, les a lus avec beaucoup d'émotion et, se souvenant d'une pensée de Theodor Herzl qui, dans son *État des Juifs*, affirmait qu'« après une courte période de tolérance, l'hostilité qui poursuit [les Juifs] finit toujours par se réveiller », l'adulte que je suis, donc, a frémi en lisant la réflexion d'une paysanne du Vercors qui avait pourtant caché un enfant juive pendant deux ans : lorsqu'elle annonça à la petite que la France était enfin libérée et qu'elle n'obtint qu'une muette stupéfaction en réponse à ce qu'elle considérait comme une nouvelle fracassante, la brave dame s'exclama : « Ces Juifs ! Ils ne sont jamais contents ! »

« Après une courte période de tolérance... » Herzl avait-il vu juste ?

Ciné-club

PASSEURS D'IMAGES

Des commémorations qui balisent nos calendriers aux voyages mémoriels de plus en plus pratiqués à travers le monde, des impératifs pédagogiques chargés d'intégrer le « devoir de mémoire » aux débats sur l'instrumentalisation des victimes : les questions de mémoire et de témoignage sont de plus en plus présentes dans nos sociétés.

Au niveau des Arts, notamment le cinéma, les manifestations et les activités mémorielles sont de plus en plus intenses et remarquables. Un plus grand nombre de films attire un plus large public chaque année et remporte de plus en plus de prix.

Bruxelles occupe actuellement la 7^{ème} place au classement mondial des « villes de cinéma ».

Un ciné-club ayant comme thèmes les envahisseurs, les oppressions, les bourreaux et leurs victimes, les résistants et les rescapés s'impose dans cette époque de commémorations de la Grande Guerre, de la libération des camps de concentration et d'autres conflits et génocides dans un monde en crise d'identité.

La **Fondation Auschwitz** et l'**ASBL Mémoire d'Auschwitz** œuvrent en commun, d'une part pour promouvoir des recherches scientifiques et des publications pluridisciplinaires en vue d'une compréhension élargie des processus historiques qui ont conduit à l'avènement du III^e Reich, à la Shoah et à la terreur nazie et, d'autre part, pour développer des projets pédagogiques en direction des communautés éducatives, en particulier, et de la société, en général.

Avec un cinéclub de qualité nous pensons pouvoir compléter notre travail de « passeurs de mémoire » et atteindre ainsi un plus large public.

PASSEURS D'IMAGES, notre tout nouveau ciné-club, a trouvé hébergement pour quatre projections au CINÉMA AVENTURE à Bruxelles.

Si ce cinéclub atteint le succès espéré, il est envisageable de le parfaire à l'avenir par un festival ou par plus de séances par an.

En plus de ce ciné-club, nous organisons deux projections de documentaires en 2015 et deux séances spécialement conçues pour des classes de l'enseignement secondaire.

Mercredi 2 avril 2015 à 19h30

LORE – Cate Shortland (2012/Allemagne-Australie-UK)

Peu avant la fin de la Seconde Guerre mondiale, une fratrie de cinq frères et sœurs abandonnée par leurs parents nazis, arrêtés par les alliés, va devoir traverser l'Allemagne du sud au nord pour se réfugier chez leur grand-mère près de Hambourg. Sur la route ils rencontrent amis et ennemis et Lore questionne les vérités de son éducation.

Avec : Saskia Rosendahl, Kai-Peter Malina, Nele Trebs...



© DR

Jeudi 4 juin 2015 à 19h30

EVERYTHING IS ILLUMINATED – Liev Schreiber (2005/USA)

Jonathan Safran Foer est un collectionneur de mémoire. À la mort de sa grand-mère, Jonathan reçoit une très ancienne photo pour sa collection : son grand-père accompagné d'une jeune Ukrainienne du temps de la Seconde Guerre mondiale. Ainsi débute l'aventure de ce jeune juif des États-Unis, qui se rend en Ukraine à la recherche d'Augustine, la femme qui sauva son grand-père Safran des nazis en 1942.

Avec : Elijah Wood, Eugene Hutz, Jonathan Safran Foer...



© DR

Jeudi 24 septembre 2015 à 19h30

PHOENIX – Christian Petzold (2014/Allemagne)

Le film se passe en Allemagne, à l'automne 1945. Nelly Lenz, une jeune femme juive, a échappé à la mort au camp, mais elle n'en a pas moins souffert de graves séquelles sur le corps et au visage. Une opération de reconstruction faciale lui permet de remédier à ses blessures, mais ses traits en sont transformés. À part Lene, sa meilleure amie, personne ne sait que Nelly est encore en vie. Nelly ne croit pas Lene quand elle affirme que c'est son ex-mari qui l'a livrée aux nazis et elle se met seule à la recherche de Johnny.

Avec : Nina Hoss, Ronald Zehrfeld, Nina Kunzendorf...



© DR

Jeudi 26 novembre 2015 à 19h30

THE READER – Stephen Daldry (2008/Allemagne-USA)

À Neustadt en 1958, Michael Berg, un lycéen de 15 ans, a une liaison pendant un été avec Hanna Schmitz, une employée de tramway qui a le double de son âge. Elle lui demande de lui faire la lecture lors de chacune de leurs rencontres. Après avoir appris sa promotion à un emploi de bureau, Hanna part sans prévenir Michael, qui ne la revoit qu'en 1966. Il est alors étudiant en droit et se destine à devenir avocat. L'un de ses professeurs l'emmène avec quelques camarades assister au procès d'anciennes gardiennes SS (Aufseherin) d'Auschwitz. Stupéfait, il découvre que l'une des accusées est Hanna, dont il n'avait plus de nouvelles.

Avec : Kate Winslet, Ralph Fiennes, Lena Olin...



© DR

EN PRATIQUE

CINÉMA AVENTURE - Galerie du Centre (Rue des Fripiers, 57 - 1000 Bruxelles)

Métro lignes 1 et 5 : Station De Brouckère
Prémétro lignes 3 et 4 : Station Bourse
SNCB : Gare Centrale
Bus : 29/38/46/47/63/66/71/86/88

Prix d'entrée : 6€



JOURNÉE NATIONALE DU PRISONNIER POLITIQUE

En mémoire des Résistants et Résistantes de Belgique qui ont donné leur vies pour la Patrie et la Liberté du pays durant les deux guerres

La Fraternelle des Amicales de Camps de Concentration et Prisons nazis et La Confédération Nationale des Prisonniers politiques et Ayants Droit de Belgique commémorent le

70ème anniversaire de la Libération des Camps de Concentration

- 9h15 Hommage au Soldat Inconnu
- 10h00 Service eucharistique à la Cathédrale des Sts Michel et Gudule
- 14h45 Hommage oecuménique à l'Enclos des Fusillés
(Rue Colonel Bourg à Schaerbeek- Ancien Tir National)

La présence du Roi a été sollicitée



Rwanda, la vie après - Paroles de mères

Le film *Rwanda, la vie après - Paroles de mères* de l'éditeur André Versaille et du réalisateur Benoît Dervaux dresse le portrait de six femmes Tutsi. Ces femmes, qui lors du génocide, ont vécu l'horreur du viol, furent souvent délaissées par les quelques proches rescapés au lendemain du drame. Devenues mères, elles ont donné naissance à ce qui constituait une honte pour elles et le reste de la société rwandaise. Leurs paroles et celles de leurs enfants, jeunes adultes aujourd'hui, résonnent devant la caméra de Benoît Dervaux. L'ambition du film est de permettre à ces femmes d'exprimer l'indicible et de parler en chœur au nom de toutes les autres des violences faites aux femmes.



© DK

Un documentaire qui replace le génocide dans un contexte contemporain comme le souligne le réalisateur.

EN PRATIQUE

Réalisation : Benoît Dervaux
Scénario : Benoît Dervaux et André Versaille
Production : Julie FRERES / DERIVES

<http://gsara.tv/causes/paroles-meres>

POUR UNE PRISE DE CONTACT

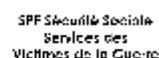
ASBL Mémoire d'Auschwitz -
Fondation Auschwitz
Rue des Tanneurs 65, 1000 Bruxelles

Tel.: 02/5127998
Fax : 02/5125884

info@auschwitz.be
www.auschwitz.be

Directeurs de la publication : Henri Goldberg, Philippe Mesnard
Rédacteurs en chef : Fransiska Louwagie, Fabian Van Samang
Secrétaire de rédaction : Frédéric Crahay
Comité de rédaction : Eric Lauwers, Frédéric Crahay, Sylvain Keuleers, Marjan Verplancke, Marie-Pierre Labrique
Graphiste : Georges Boschloos
Imprimeur : Hayez (www.hayez.be)

Publication réalisée grâce au soutien de



Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles